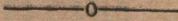


gés, la valeur de leur ameublement, les bijoux et l'argent des passagers noyés. Le total d'ensemble serait certainement énorme sans compter qu'il s'augmente sans cesse surtout dans des occasions comme celles de la guerre actuelle dans ses combats sur mer.



LES MENDIANTS CHINOIS

S'il arrive qu'un vieillard chinois, homme ou femme, se trouve dans l'incapacité de gagner sa vie parce qu'il est paralytique ou aveugle, etc., ses voisins font une souscription en sa faveur et le produit de la collecte paye les frais de la construction d'une petite maisonnette en bois, assez analogue à une niche à chien et à laquelle sont fixées deux paires de brancards.

C'est là l'hospice ambulante. Il a à peu près 7 pieds de long, 3 de large et 5 de hauteur. On y fait entrer l'indigent qui s'étend sur une couchette et l'on transporte, pendant la nuit, cette manière de chaise à porteur jusque devant une boutique ou une maison riche des environs.

Une fois qu'elle est déposée là, la responsabilité de la nourriture et de l'entretien de l'infirme repose entièrement sur ses nouveaux voisins. Ils se rendent compte si leur hôte inconnu ne manque de rien. On lui apporte sa nourriture à l'heure des repas; on lui change sa paille et s'il a besoin de vêtements, on lui en donne.

Au bout de deux jours, la niche est nettoyée, la paille est renouvelée et, au milieu de la nuit, deux hommes munis de bras solides, vont transporter le malheureux un peu plus loin.

Cette charité forcée, dont la tradition remonte à bien des siècles, tout le monde l'exerce sans murmurer. Et au long des années monotones, tous les deux jours, le mendiant encagé dévore en sommeillant un nouveau ruban de la route. Son voyage ne finira qu'avec sa mort. Quand elle arrive, le pauvre est enterré par les autorités municipales.

Nous disions précédemment que personne, en Chine, ne songeait à protester contre les sollicitations souvent irritantes et tapageuses des mendiants. Vous pourrez avoir une idée de l'apathie chinoise à cet égard par les quelques lignes qui vont suivre, et que nous empruntons à M. John Wyatt.

Les boutiques des bijoutiers et des marchands de soieries sont les plus somptueuses que l'on voit en Chine. Elles n'ont pourtant pas de devantures. Mais quiconque peut y entrer et examiner les marchandises à loisir, personne ne le priera d'acheter quoi que ce soit.

Un jour qu'il entra dans un de ces magasins, M. Wyatt y aperçut "campé" à l'intérieur, un groupe de mendiants vêtus de loques et d'une saleté repoussante. Ils étaient assis sur les nattes, à deux pas de la porte d'entrée, et se conduisaient là comme en pays conquis.

"Sitôt que j'apparus, dit le voyageur, toute cette troupe se leva et vint à moi, poussant des cris, tendant la main ou me montrant les plus horribles plaies.

"J'étais trop au fait des habitudes chinoises pour protester. Pourtant, je demandai au commerçant comment il pouvait tolérer cet état de choses, pourquoi il ne faisait pas expulser ces gêneurs.

"—Ce serait bien pire si j'agissais ainsi, répondit le marchand. Les expulsés viendraient bientôt en nombre avec des ca-